

# Garder les rideaux ouverts malgré le mauvais temps

Je m'appelle Sylvie Poulin. Je suis née en Beauce, à Saint-Odilon, J'ai passé mon enfance sur une ferme. Quand le temps est venu de choisir un métier, j'ai pris un cours de couture, à Saint-Georges. On appelait ça le « professionnel long ». Dès que j'ai terminé mon cours, j'ai trouvé un emploi en usine. À l'époque, il y avait des shops de couture partout en Beauce. J'ai travaillé 23 ans en usine : 10 ans à Saint-Georges et 13 ans à Saint-Victor. Et un jour, tout cela a pris fin.

Mais n'allons pas trop vite car il faut revenir un peu dans le temps pour connaître mon parcours de vie qui est fait de joies mais aussi d'épreuves et de difficultés. Du côté de la joie, il y a la naissance de ma fille avant que la vie de couple avec mon conjoint ne fonctionne plus. Il y a aussi les liens serrés avec mes cousins et mes cousines. C'est comme des frères et des sœurs.

Du côté des épreuves, il y a un gros accident de voiture qui m'a fait perdre l'enfant que je portais alors. J'ai eu la hanche cassée. On m'a refait un genou. J'ai dû garder le lit pendant un mois et demi. J'ai perdu toute la force dans mes jambes. La réhabilitation a été longue et lorsque je suis retournée au travail, je ne devais pas soulever de paquets trop lourds. Malheureusement, cela n'a pas été respecté par mon employeur.

Du côté des difficultés il y a eu le fait de vivre avec des petits salaires. Lorsque les paiements d'auto, de maison et un peu d'épicerie étaient faits, il ne restait rien. Les fins de semaine, on les passait à la maison. Quand ma belle-sœur nous appelait pour aller manger au restaurant, on devait refuser. C'était difficile pour ma fille.

J'étais une bonne travailleuse, débrouillarde. Je pouvais changer d'ouvrage dix fois dans une journée. Il y avait des opérations que j'étais presque la seule à accepter de faire.

Il y avait des modèles durs pour les mains, un en particulier. C'est peut-être celui-là qui a fait qu'un jour, je n'ai plus été capable de travailler. J'avais des douleurs chroniques dans le pouce. Ça s'appelle une tendinite de De Quervain. Les infiltrations ont fonctionné un bout de temps. On m'a même mis le pouce dans le plâtre pendant six semaines. Mais la douleur ne partait pas. Je ne pouvais plus travailler en usine.

Et là s'est engagée une dure bataille avec la CSST. J'ai gagné ma cause mais ça a pris presque deux ans. Je ne vous raconte pas tout. Pendant ces deux années il ne rentrait à peu près pas d'argent car j'avais épuisé le chômage maladie qui n'était que de 12 semaines et il y avait une petite assurance-salaire à l'usine mais de quelques mois seulement.

Un jour, le frigidaire était vide. C'était un vendredi. On n'avait pas d'autres choix que d'aller à la banque alimentaire. Je ne me sentais pas capable d'y aller. C'est mon conjoint qui est allé chercher le panier d'urgence.

La décision en ma faveur à la CSST a été rendue un mois de novembre et on m'a dit que les prestations me seraient versées en janvier. Je ne pouvais pas y croire. Un autre Noël sans le sou. J'ai dû me débattre au téléphone pour qu'on m'envoie une avance.



***J'étais une bonne travailleuse, débrouillarde. Je pouvais changer d'ouvrage dix fois dans une journée. Il y avait des opérations que j'étais presque la seule à accepter de faire***

Sylvie Poulin



Un coup que j'étais sur la CSST, je devais me réorienter sur le marché du travail car on ne m'avait pas reconnue totalement invalide. On considérait que je pouvais soulever des poids de cinq livres. On m'a donc accordé des prestations pour un an. On m'a dit que je pourrais être caissière, tout en reconnaissant finalement que c'était un travail répétitif impossible à exécuter avec mon problème à la main. Puis on m'a fait suivre un cours de service à la clientèle. Je ne savais pas si je pourrais rester debout toute une journée compte-tenu des séquelles de mon accident d'auto mais c'est le cours qu'on m'a fait suivre en insistant sur le fait que ça faisait déjà longtemps que j'étais « dans le système ». Comme si c'était de ma faute. Mais j'étais zéro responsable du fait que le dossier ait été si long à régler. Pourquoi toujours des paroles qui nous blessent inutilement ?

Je me retrouvais donc avec un nouveau métier, sans expérience, après avoir travaillé 23 ans en usine. J'en ai cherché de l'ouvrage. J'en ai tellement cherché. Mais personne ne voulait m'engager car je n'avais pas d'expérience en service à la clientèle. Dans une pharmacie, à Saint-Georges, j'ai même dit à la dame de m'essayer deux semaines, sans me donner de salaire mais de payer seulement mon gaz pour venir travailler. Elle a dit qu'elle ne pouvait pas faire cela parce que je ne serais pas couverte par la CSST.

Ça ne marchait pas. Le marché du travail ne voulait pas de moi. Les dossiers, comme ceux de la CSST, devraient nous aider à nous en sortir mais ça nous amène bien des fois dans la pauvreté.

Sans emploi, séparée, avec de petites prestations de la CSST qui achevaient, il restait l'aide sociale. Faut que tu piles sur ton orgueil en ciboulo. Ce n'est pas simple d'arriver pis de dire que tu t'en vas à l'aide sociale quand t'as travaillé toute ta vie. Mais un moment donné t'as pas le choix. Faut que tu y ailles.

**À vous qui me lisez et qui avez été élu maire, conseiller ou conseillère municipale, j'aimerais vous dire de ne pas fermer les yeux sur la pauvreté dans votre municipalité**



Dans tout ça, ce qui m'a aidée à ne jamais baisser les bras, c'est l'amour que j'ai pour ma fille, le soutien de mes cousins et de mes cousines, le fait d'avoir obtenu un HLM et la possibilité qui m'a été donnée de m'impliquer socialement. C'est l'organisateur communautaire du CLSC qui m'a invitée à faire partie du comité des résidentes du HLM. De fil en aiguille je me suis retrouvée au GRAP\* local puis au GRAP régional et ensuite dans une équipe de recherche à l'UQAR qui travaille sur la pauvreté

en milieu rural. On a reconnu ce que je suis capable de faire. On m'a fait confiance. On m'a choisie. On me donnait la possibilité d'essayer de faire avancer les choses, de combattre la pauvreté. On me regardait avec respect et non pas avec les yeux des préjugés. C'est tellement important.

Je crois qu'on peut aussi dire que ma ténacité m'a sauvée. Mais tout le monde n'a pas la chance d'en avoir. J'aurais pu mille fois fermer les rideaux de mon logement, me couper du monde, arrêter de donner mille et un coups de téléphone pour régler des choses auxquelles j'avais droit.

Aujourd'hui j'ai 51 ans et la maladie m'emporte. Ce dernier combat, je sais que je ne pourrai pas le gagner. Mais là, je suis encore debout et faire ce témoignage, pour moi, c'est rester vivante.

À vous qui me lisez et qui avez été élus maire, conseiller ou conseillère municipale, j'aimerais vous dire de ne pas fermer les yeux sur la pauvreté dans votre municipalité. C'est certain que ce n'est pas *winner* de parler de pauvreté en campagne électorale mais ça fait partie des choses sur lesquelles vous pouvez agir. On peut donner de l'espoir, permettre aux gens de sortir de l'isolement, de se regrouper, d'être reconnus, d'améliorer leur situation, même avec vos petits budgets.

En fait, on peut leur permettre de garder les rideaux ouverts malgré le mauvais temps et être avec eux pour tendre vers un monde sans pauvreté.

Mai 2018